

ELŻBIETA GÓRSKA
Université Jagellonne de Cracovie

**ZONES D'INFLUENCES
RÉCIPROQUES DE L'ORIENT
ET DE L'OCCIDENT VUES
PAR UNE ARABISANTE POLONAISE**

Aux yeux de l'arabisant polonais, les contacts et influences réciproques de l'Orient et de l'Occident ont existé, existent et existeront toujours. Ces contacts trouvent leur source dans l'intérêt bilatéral pour l'altérité de leurs cultures, tradition et patrimoine civilisateur, ainsi que dans les avantages que l'on peut tirer de ces contacts – la Pologne ne fait pas exception à cet égard. À mon avis, le support fondamental des relations mutuelles entre les sociétés est la langue qui en même temps devient un des principaux territoires d'influences réciproques. Dès lors, d'un côté : le besoin mutuel de connaître les sociétés et cultures engendre la nécessité de traduire l'œuvre littéraire ou scientifique des deux parties, ce qui ensuite suscite et inspire la pensée humaine dans nombre de domaines de l'activité pratique et intellectuelle. De l'autre : les contacts réciproques engendrent le phénomène d'interférence linguistique, ce qui produit différents types d'emprunts, surtout dans le domaine du lexique, mais aussi – ce qui est très important – dans celui de la sémantique ; et donc, en concevant les choses plus largement – dans l'étendue conceptuelle. Dans ma présentation je voudrais montrer deux aspects importants : dépendance des contacts civilisateurs et culturels de l'Orient et de l'Occident vis-à-vis du contact langagier, réalisé par l'activité

de traducteurs, et deuxièmement : phénomènes nouveaux qui apparaissent dans les langues sous l'influence de ces contacts.

Comme tout le monde sait, les traditions arabes d'absorber le patrimoine culturel européen datent du début des conquêtes arabes, c'est-à-dire du VII^e siècle, quand les Arabes sont entrés sur les territoires des Empires byzantin et perse, où s'était conservée la tradition scientifique grecque. Un rôle important d'intermédiaires y a été joué par les chrétiens – nestoriens qui ont traduit cet héritage hellénique en syriaque (araméen nouveau) dans les centres créés, entre autres, sur le territoire de Mésopotamie. Grâce à ces contacts, dans la période d'épanouissement du califat des Abbassides, sous le règne du calife al-Ma'mūn, a pu naître, en 830 à Bagdad, un centre scientifique exceptionnel : réunion de la bibliothèque, de l'académie et du bureau de traductions, nommé *Bayt al-Hikma* c'est-à-dire Maison de la Sagesse. Des traducteurs arabes célèbres à cette époque y ont travaillé : Hunayn Ibn Ishāq appelé « cheik des traducteurs », son fils, neveu et disciples. Ils ont fait des traductions – directement du grec vers l'arabe ou par l'intermédiaire du syriaque – d'œuvres, entre autres, mathématiques et naturelles d'Euclide et de Ptolémée, médicales d'Hippocrate et de Galien, philosophiques de Platon et d'Aristote. Un deuxième centre qui fonctionnait alors à Harrān en Mésopotamie et dont les personnages principaux ont été Tābit Ibn Qurra (au IX^e s.) et Qusta Ibn Lūqa (au X^e s.), s'était spécialisé dans la traduction des ouvrages mathématiques et astronomiques. Et pendant que l'Europe de l'époque ne connaissait presque pas du tout la pensée scientifique et philosophique grecque, elle était déjà accessible au lecteur arabe cultivé. Inspirés par la pensée hellénique, les savants musulmans créent sur cette base leur propre science originale dont l'épanouissement magnifique fleurit aux IX^e–XII^e siècles¹.

Ce n'est pas le lieu de développer cette large trame sur laquelle on a déjà tant écrit. Je mentionnerai seulement que dans des pays

¹ Pour plus d'informations sur ce sujet voir, entre autres : P.K. Hitti, *History of the Arabs*, London 1960 ; J. Bielański, *Nauka arabska*, [dans :] *Mały słownik kultury świata arabskiego*, dir. idem, Warszawa 1971, pp. 564-574 ; A. Bieniek, *Starożytność w myśli arabskiej*, Kraków 2003.

arabes on ne se souvient pas toujours de l'influence de la pensée européenne sur les mathématiciens et astronomes arabes éminents tels que al-Hwarizmī ou al-Bīrūnī ou alchimistes tels que Ġabīr Ibn Hayyān ou bien médecins et philosophes tels que Abū Ibn Sīnā (Avicenne) ou Ibn Ruṣd – de même que l'Europe n'apprécie toujours pas les apports originaux des savants arabes, sans lesquels la science européenne moderne n'aurait pu se développer. En effet, le patrimoine scientifique arabe avait déjà été adopté dans l'Europe médiévale par l'intermédiaire des traductions latines, faites dans deux centres importants. Le premier est l'École de Traducteurs à Tolède, fondée en 1130 où ont travaillé, entre autres, Adélarde de Bath (1079-1142) – traducteur, entre autres, des tableaux mathématiques d'al-Hwarizmī et Gérard de Crémone (1114-1187) – traducteur, entre autres, du *Canon de la médecine* d'Abū Ibn Sīnā et d'œuvres philosophiques au sujet de l'idée de l'État parfait d'al-Fārābī. Presque cent ans plus tard, en 1224, est née l'Université Frédéric II à Naples, où nombre de traducteurs éminents ont travaillé sur la langue arabe – entre autres : Michaelus Scotus et Herman le Dalmate. La science européenne doit à ces traductions les bases des mathématiques, astronomie, chimie, sciences naturelles et médecine modernes. Il vaut la peine de dire ici que le *Canon de la médecine* d'Avicenne a été enseigné à l'Université Jagellonne jusqu'au XVII^e siècle².

Dans la période moderne, déjà au XIX^e siècle, nous avons affaire à une nouvelle vague de traductions inspirant le développement civilisateur, toujours dans la direction inverse – ce renversement est lié à la période de renaissance arabe en Égypte et à la personnalité d'un homme d'État éminent, Méhémet-Ali. En réalisant l'idée d'organiser l'État moderne après presque trois cent ans d'occupation turque (une occupation qui a complètement freiné le développement

² Pour plus d'informations sur ce sujet voir, entre autres : P.K. Hitti, *op. cit.* ; D. Campbell, *Arabian Medicine and its Influence on the Middle Ages*, Amsterdam 1974 ; A. Bieniek, *Rola świata arabskiego w dziele odzyskiwania przez łaciński Zachód dziedzictwa kulturowego starożytności*, [dans :] *Spotkania Arabistyczne III. Materiały konferencji naukowej*, Kraków, 21 października 1998, Kraków 2000, pp. 27-43.

politique, social et culturel du monde arabe), ce dirigeant a dû puiser dans les modèles européens. Dans ce but, il invite des experts européens, envoie des groupes entiers de jeunes Égyptiens dans des universités européennes, mais fait aussi venir des milliers de livres et manuels professionnels qui sont traduits en arabe et – par la nécessité politique – aussi en turc. Cet effort a pour théâtre le centre de traductions fondé en 1836 au Caire : *Madrasat al-alsun*, c'est-à-dire « École de Langues » qui fait penser à *Bayt al-Hikma* de Bagdad d'il y a mille cinq cent ans. Sous la direction du savant éminent Rifā'at at-Tahtawī, on y a traduit surtout des textes des domaines du droit, des sciences médicales et naturelles, sciences exactes, mais aussi de l'histoire, géographie, philosophie³. Et ici s'est montrée une lacune dramatique de quelques siècles dans le développement civilisateur – y compris langagier – des sociétés arabes. Les traducteurs se sont trouvés devant la nécessité d'élaborer une terminologie et un vocabulaire nouveaux, adaptés à l'état de la réalité actuelle et aux exigences des sciences modernes. Ont donc été créés des dictionnaires, trésors, encyclopédies ; la langue arabe se développait bien rapidement, en absorbant des emprunts, mais aussi en adaptant un vocabulaire classique ancien aux notions nouvelles, entre autres par l'élargissement ou le changement sémantique de lexèmes. La philologie arabe polonaise possède une œuvre sur ces phénomènes et elle mérite d'être recommandée : *Terminologie spécialisée arabe contemporaine et procédés de formation des mots sur la base du vocabulaire de chimie, physique et technique* par J. Łacina⁴.

Un peu plus tard qu'en Égypte, la renaissance culturelle se fait sur le territoire de Syrie et du Liban, et ceci sous l'influence d'un autre genre de contact avec l'Occident, s'exprimant par l'activité commerciale et missionnaire. Les Français fondent des écoles catholiques, les Américains – protestantes. C'est alors que sont fondées deux universités

³ Pour plus d'informations sur ce sujet voir, entre autres : J. Bielawski, J. Kozłowska, E. Machut-Mendecka, K. Skarżyńska-Bocheńska, *Nowa i współczesna literatura arabska 19. i 20. w., t. 1*, Warszawa 1978.

⁴ J. Łacina, *Współczesna specjalistyczna terminologia arabska i procesy słowotwórcze, na przykładzie słownictwa z dziedziny chemii, fizyki i techniki*, Poznań 1989.

à Beyrouth : l'une américaine en 1866 et l'autre française (Saint-Joseph) en 1871, qui sont comptées aussi aujourd'hui parmi les meilleurs centres scientifiques au Proche-Orient. Là également se font nombre de traductions, ainsi que s'éveille l'intérêt pour les belles-lettres ; le monde arabe découvre la littérature anglaise, p. ex. *La vie et les étranges aventures de Robinson Crusoe* de Daniel Defoe en 1850, littérature française, mais aussi russe : Tolstoï, Gogol, Gorki et Tchekhov⁵.

Veillez bien regarder encore une fois ces quatre dates marquées dans l'espace de mille ans et signifiant la naissance de centres de traductions les plus importants : 830, 1130, 1224, 1836. À mon avis, ce sont les quatre points de repère – les points les plus importants dans l'histoire des contacts mutuels du monde arabe et de l'Europe.

À la charnière du XVIII^e et XIX^e siècles, un soi-disant orientalisme a commencé à être à la mode en Europe, cette vogue consistait surtout à introduire dans la littérature les motifs liés à la culture et aux mœurs de l'Orient, associés par la plupart des Européens à l'exotisme et à une aura de mystère. Ce courant a été ouvert par les romans poétiques de G. Byron, alors qu'en Pologne il s'est reflété dans les œuvres de nos deux poètes les plus éminents de la période du romantisme – à savoir : Adam Mickiewicz (1798-1855) et Juliusz Słowacki (1809-1849) – et ensuite cet « orientalisme » est revenu dans la période néo-romantique de la Jeune Pologne chez Bolesław Leśmian (1877-1937) et Maria Pawlikowska-Jasnorzewska (1894-1945), mais aussi dans les romans de Henryk Sienkiewicz (1845-1916). Grâce à eux, nombre de générations de jeunes Polonais sont entrés pour la première fois en contact avec l'histoire et la culture de l'islam, en découvrant en même temps les réalités de la vie sur le continent africain.

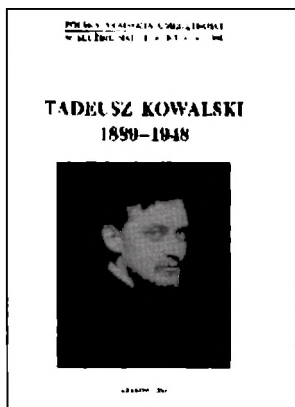
L'attention des Européens dans cette période a surtout été attirée par le Coran en tant que livre saint de l'islam. La volonté de découvrir une religion étrangère jusqu'à cette époque-là avait déjà été éveillée au XVII^e siècle par les diplomates européens qui résidaient dans les pays musulmans, et l'un d'eux – André Ryer, consul de France au Caire

⁵ Cf. J. Bielawski, J. Kozłowska, E. Machut-Mendecka, K. Skarżyńska-Bocheńska, *op. cit.*, pp. 125-133.

– a fait lui-même une telle traduction en 1647. La meilleure traduction polonaise du Coran à partir de l'original arabe est celle de Józef Bielawski, professeur de l'Université de Varsovie, élaborée en 1986. Nous avons aussi d'excellentes traductions d'autres genres de textes arabes qui fascinaient l'Europe au cours du XVIII^e et XIX^e siècles, à savoir le fameux recueil des contes des *Mille et une nuits*, dont la traduction française par Antoine Galland de 1707 est devenue le modèle de nombre de versions européennes. Les traductions polonaises de l'original sont deux : la première élaborée par l'arabisant varsovien Władysław Ku-biak en 1959 dans un volume, et la deuxième en dix volumes, faite par un groupe d'arabisants de Cracovie sous la direction du prof. Tadeusz Lewicki (la version abrégée de cette édition a été publiée en 1977). Il faut pourtant dire clairement que le recueil des contes des *Mille et une nuits* n'est qu'une sorte de curiosité – comme texte fascinant et très intéressant du point de vue littéraire en premier lieu, il assouvit une nostalgie d'exotisme féérique, commune à toutes les sociétés, mais il a peu à faire avec les réalités historiques, culturelles et coutumières des pays arabes. En cherchant un savoir solide, il fallait consulter les sources authentiques dont les auteurs étaient les savants arabes du Moyen Âge – c'est ainsi qu'ont fait nos premiers arabisants éminents, professeurs Tadeusz Kowalski (1889-1948) et Tadeusz Lewicki (1906-1992), fondateurs de la philologie orientale polonaise et cracovienne. Ils se sont occupés, entre autres, de textes parlant du début de notre État, de l'histoire de notre pays et de celle des pays voisins.

Les premières mentions de l'État polonais se sont trouvées chez Ibrahim Ibn Ya'qub, Juif arabisé d'Espagne, qui à la moitié du X^e siècle a séjourné sur nos terres et a laissé une description intéressante de la principauté naissante et des mœurs des Slaves. Ce récit s'est conservé chez Al-Bacri, géographe arabe du XI^e siècle, et précisément ce texte a été publié par T. Kowalski en 1946, avec sa traduction et commentaire, intitulé *Rapport d'Ibrahim Ibn Ya'qub au sujet de son voyage dans les pays slaves*⁶.

⁶ T. Kowalski, *Relacja Ibrahima Ibn Ya'quba z podróży do krajów słowiańskich*, Kraków 1946.



prof. Kowalski

Son disciple et beau-fils, T. Lewicki a lié toute sa vie et sa voie de recherches aux pays arabes d'Afrique du Nord. En 1931, il a acquis le degré de docteur après soutenance de sa thèse sur l'histoire de l'Afrique du Nord dans la période du haut Moyen Âge. Ensuite, il est allé à Paris pour continuer ses études entre 1932 et 1934 ; là, il fut élève d'orientalistes de renommée internationale, entre autres : Louis Massignon, spécialiste du mysticisme musulman, ou l'arabisant William Marçais. Il a aussi profité de son séjour en France pour faire un voyage aux centres des Ibadites : les oasis Mzab, Béni Isguen et Ouargla sur le Sahara, où il a passé six mois. Ce séjour a eu pour résultat l'acquisition et l'examen de matériaux encore inconnus pour l'Europe sur l'histoire des Ibadites, ce qui a été publié dans la revue scientifique la plus importante de l'époque dans le domaine de l'islam : la « Revue des Études Islamiques ».

Mais c'est aussi le deuxième courant qui lui a apporté la renommée mondiale : il s'agit de l'étude et de la publication de textes originaux arabes pour l'histoire des Slaves. Cette série a commencé par une œuvre en deux volumes, déjà mentionnée, qui a exercé une forte influence sur les résultats des recherches des historiens et des archéologues s'occupant de l'histoire de l'Europe Centrale et Orientale : *La Pologne et les pays voisins dans le « Livre de Roger » de al-Idrisi, géographe arabe du*

XII^e siècle⁷. D'autres sources arabes qui ont permis au professeur Lewicki de découvrir le visage inconnu encore de l'histoire et de la culture des Slaves, sont des textes de géographes et de voyageurs : Ibn Rustah (X^e s.) (*Ibn Rustah sur les coutumes et le mode de vie des Slaves*, 1951), Abū Hāmid al-Andalusī (*Description des pays slaves chez le voyageur arabe Abū Hāmid al-Andalusī*, 1952), ainsi qu'Ibn al-Faḳīh al-Hamadānī (IX^e s.), Ibn Fadlān, al-Mas'ūdī et Ibn Hawqal (X^e s.), al-Qazwīnī (XIII^e s.) et al-Himyarī (XV^e s.), ce qui a donné naissance à un autre ouvrage en deux tomes : *Sources arabes pour l'histoire des Slaves*⁸. L'étude de ces textes ne s'est pas limitée uniquement aux mentions de l'Europe Orientale, mais apportait aussi une contribution intéressante à l'histoire des autres parties du continent européen ainsi que de l'Afrique, p.ex. : *Ibn Khurdadhbīh, Ibn al-Faḳīh al-Hamadhani et Ibn Rustih. Description du Maghreb et de l'Europe au III^e-IX^e siècles* (1957).

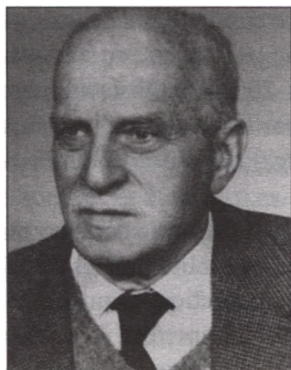
Il vaut mentionner ici la grande importance que revêtent pour l'archéologie européenne, et surtout slave, les recherches du Professeur sur les voies commerciales anciennes qui unissaient les pays arabes et européens, sur les objets de ce commerce et sur les objets de la culture matérielle liés à ces contacts (p. ex. *La participation des pays musulmans au commerce avec les territoires polonais aux IX^e-XI^e siècles à la lumière des trouvailles de monnaies coufiques en Pologne*, 1968 ; *Les sources arabes concernant l'ambre jaune de la Baltique*, 1984). On ne peut pas oublier non plus son étude des trésors des monnaies arabes, trouvées sur le territoire de la Pologne et des pays voisins (p. ex. *Les travaux polonais concernant les „trésors” de monnaies coufiques trouvés en Pologne et dans les pays voisins (1800-1968)*, 1972).

Le travail du prof. Lewicki est continué par sa fille Urszula Lewicka-Rajewska dont le livre *La description arabe des Slaves*⁹, publié en 2004, confirme les vifs contacts commerciaux entre le monde arabe et l'Europe médiévale, et ce livre même est la preuve de tels contacts et intérêts de recherches aujourd'hui.

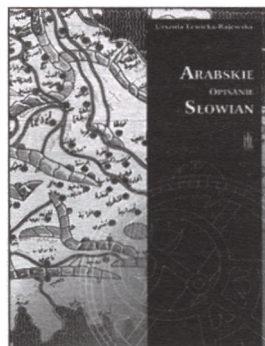
⁷ T. Lewicki, *Polska i kraje sąsiednie w świetle „Księgi Rogera” geografii arabskiego z XII w. al-Idrīsiego*, t. 1-2, Kraków 1945-1954.

⁸ Idem, *Źródła arabskie do dziejów Słowiańszczyzny*, t. 1-2. Kraków 1956-1969.

⁹ U. Lewicka-Rajewska, *Arabskie opisanie Słowian*, Wrocław 2004.



prof. Lewicki

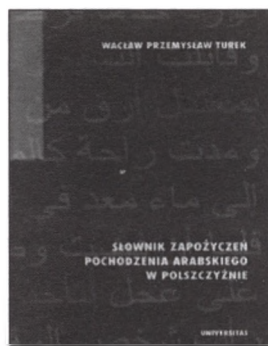
Urszula Lewicka-Rajewska, *La description arabe des Slaves*

La question est : sont-ils réciproques ? En ce qui concerne la Pologne, notre intérêt actuel porté à l'Orient et nos travaux de traduction et de recherches dans ce domaine – comprenant, sauf les textes médiévaux de géographes, voyageurs et philosophes, aussi la poésie classique arabe ainsi que la poésie et prose contemporaines – dépassent certainement de loin l'intérêt témoigné à la Pologne ou à d'autres pays de l'Europe Centrale par les pays arabes, orientés plutôt vers l'acquisition des connaissances sur des pays de l'Occident ou du Bassin Méditerranéen, ou bien, à la limite, sur la Russie. Depuis peu de temps, on observe pourtant les premiers indices d'intérêt

porté à notre littérature aussi – dans des pays arabes, ont été publiés trois volumes de poésie polonaise : de Tadeusz Różewicz (né 1921), Czesław Miłosz (1911-2004) et Wisława Szymborska (1923-2012), tous les trois traduits par Hatif al-Janabi¹⁰ ; ainsi que la traduction du drame *Ślub* (*Le mariage*) de Witold Gombrowicz (1904-1969), par George Ya'qub¹¹.

J'ai déjà mentionné au début de cette communication qu'un facteur vraiment important de toutes sortes des contacts interculturels, ce sont les influences linguistiques mutuelles qui ont pour conséquences différents types d'emprunts. Les contacts arabo-européens, y compris arabo-polonais, peuvent être parfaitement documentés, en menant des recherches dans ce domaine qui n'est pas encore suffisamment exploré.

En philologie arabe en Pologne nous avons un excellent ouvrage sur ce sujet, à savoir : *Dictionnaire d'emprunts d'origine arabe en polonais* de W.P. Turek¹².



Dictionnaire d'emprunts d'origine arabe en polonais de W.P. Turek

¹⁰ T. Różewicz, *Māḍā yahduṭ li-n-nuḡūm*, Nikozja-Damaszek-Bejrut 1998 ; Cz. Miłosz, *Madih at-tā'ir*, Nikozja-Damaszek-Bejrut 2001 ; W. Szymborska, *An-nihāya wa-l-bidāya wa-qaṣā'id uhrā*, Nikozja-Damaszek-Bejrut 2002.

¹¹ W. Gombrowicz, *Az-Zawāḡ*, Warszawa 2004.

¹² W.P. Turek, *Słownik zapożyczeń pochodzenia arabskiego w polszczyźnie*, Kraków 2001.

À la base de cet ouvrage, nous pouvons observer deux voies d'emprunter des mots arabes par le polonais et les changements qui se produisaient au cours de leur adaptation à notre langue. « La voie occidentale », c'est la pénétration des arabismes par l'intermédiaire du latin, de l'allemand, de l'italien, du français ou de l'espagnol, où ces mots ont aussi été adaptés et établis, p.ex. *garrāfa* (ar.) – *garaffa* (ital.) – *caraffa* (esp.) – *karafka* (pol.) – *caraf* (fr.)¹³ ; *al-kuhl* (ar.) – *alcól*, *alcohol* (esp.) – *alcohol* (latin médiéval) – *alkohol* (pol.) – *alcoool* (fr.)¹⁴ ; *'anbar* (ar.) – *ambra*, *ambar* (latin médiéval) – *ambre* (fr.), « *ámbra* (esp.), *ambra* (ital.) – *ambra* (pol.)¹⁵ – ainsi que beaucoup, beaucoup d'autres. « La voie orientale » est un résultat du contact géographique avec les pays islamiques : Empire Ottoman et Khanat de Crimée, avec lesquels la Pologne avait la frontière commune aux XV^e–XVIII^e siècles. Par l'intermédiaire du turc, la langue polonaise a adopté nombre de mots concernant le domaine militaire, p.ex. *asir* (ar.) – *esir* (tur.) – *yasyr* (rus.) – *jasyr* (pol.) – captivité, emprisonnement¹⁶ ou bien de la vie quotidienne : *fiṅḡān* (ar.) – *fincan*, *filcan* (tur.) – *filigean* (roum.) – *filizanka* (pol.) – tasse¹⁷.

Autant les mots empruntés à l'arabe au Moyen Âge reflètent l'ancienne suprématie culturelle des Arabes dans le domaine des sciences, autant les temps modernes apportent un grand nombre de découvertes et inventions européennes, ce qui donne une vague d'internationalismes occidentaux qui entrent dans la langue arabe, principalement de caractère spécialisé. En ce moment, surtout dans la presse arabe, on peut observer nombre d'emprunts concernant la politique et les affaires internationales, puisés à la langue anglaise et adaptés de différentes manières : comme emprunts propres (p.ex. *kūnḡris* – congrès), hybrides (p.ex. *ḡiyūsiyāsī* – géopolitique), calques (p.ex. *ḡumhūriyyāt al-mawz* – républiques bananières) ou emprunts sémantiques (p.ex. *qimma* – sommet [polit.]). J'interprète

¹³ *Ibidem*, pp. 245-246.

¹⁴ *Ibidem*, pp. 117-118.

¹⁵ *Ibidem*, pp. 124-125.

¹⁶ *Ibidem*, pp. 229-230.

¹⁷ *Ibidem*, p. 198.

ce phénomène comme une preuve des contacts non plus bilatéraux ou multilatéraux, mais comme manifestation de leur forme extrême : phénomène universel de globalisation.

Dans mon étude j'ai abordé un grand nombre de questions, dont chacune peut constituer le sujet d'une étude à part. Pourtant, son seul objectif est uniquement d'attirer l'attention sur les aspects linguistiques de l'influence réciproque de grandes cultures et civilisations. J'espère aussi avoir réussi à souligner le rôle important des philologues qui travaillent sur le point de jonction de deux et souvent plusieurs langues étrangères, en tant que participants à ce processus fantastique et continu.

Summary

The purpose of the article is the attempt to point the most important aspects of the cultural contact of the Arabic and European countries with the consideration of the historical perspective. The author assumes that the language is the basic carrier of such contacts and also the main area of the mutual influences. Therefore, she discusses the East and West relations mostly on the level of the translation of the literary and scientific output of both sides, as well as the linguistic interference mainly in the aspect of the lexical borrowings. The author quotes many examples of such linguistic contacts and underlines their great meaning in the existence and development of other types of relations : political, commercial and cultural.